

RENÉ MASSON

**L'ORGUE
A BOUTEILLES**

roman

nrf

GALLIMARD

**L'ORGUE
A BOUTEILLES**

DU MÊME AUTEUR

AUX GENDARMES ET AUX VOLEURS (*Laffont*), Prix Stendhal, 1946.

LES GAMINS DU ROI-DE-SICILE, roman (*Laffont*), 1950.

Traduction : **TUEUR A GAGES**, roman de Graham Greene (*Laffont, Pavillons*).

RENÉ MASSON

L'ORGUE
A BOUTEILLES

roman

nrf

GALLIMARD

3^e édition

Extrait de la publication

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à trente-trois exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont trente numérotés de 1 à 30, et trois, hors commerce, marqués de A à C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1950.

à MON PÈRE.



L'orgue — qu'on nommerait plus justement xylophone — à bouteilles, se compose d'une gamme de flacons suspendus à un chevalet par des ficelles.

Emplis à des hauteurs différentes, la physique commande que ces flacons sonnent différemment quand on les frappe. A quoi s'applique un bonhomme entre deux âges mais plus près du second, la bouche amère mais l'œil indulgent, point va-nu-pieds mais de mise pauvre.

La musique qui naît sous sa baguette touche d'abord l'oreille par un je ne sais quoi de résigné, qui ne va pas sans prosaïsme. Tristouillette et comique ensemble, elle pourrait être un décor sonore aux aventures très banales de personnages très ordinaires, dans un climat très quotidien. Le bonhomme a peu d'ambition. Il tape pour son plaisir, qui n'est pas compliqué, et pour se gagner quelques sous, qui ne font pas de l'or en barre.

Parfois cependant, son bras plus pressant hoche le mors à la dérisoire musique qui soudain s'impatiente et, béquillarde, se voudrait des ailes, regimbe dans son chevalet comme dans leurs brancards les ânes marmiteux des squares.

Pour pallier la médiocrité de son opéra, le bonhomme a peint ses liquides à des couleurs joviales. Du pipi d'ange au sang de bœuf, où des lumières bougent.

DO

— Et de trois, dit Antoinette.

— Où ça ? demanda Létouffé. A quel endroit ?

— Au ventre.

— Très bien. Le principal maintenant, c'est de ne pas trop vous gratter. Pas du tout ce serait le rêve. Je sais que c'est dur. Prenez sur vous. Si vous ne la dérangez pas, elle va continuer à descendre et bientôt vous pourrez l'attraper. Sinon elle changera de direction et adieu.

Il était sur sa chaise, derrière sa table qu'encombraient un millier d'exemplaires d'*Attends-moi sous les Cocotiers*, livrés par l'imprimeur le matin même. Tout en radotant, il rangeait d'une main négligente les partitions par petits tas.

— Vous n'avez pas oublié Ventura, Antoinette ?

— J'ai tapé un brouillon de lettre tantôt, mais je ne sais pas si ça collera. Il faudra que je le montre à Pétale.

Létouffé s'enleva de sa chaise et, d'un train que désavantageait la sciatique, entreprit autour de sa table la promenade hygiénique qui lui tenait lieu de goûter depuis les restrictions.

— Bizarre qu'on ne l'ait pas encore vu, le Ton-

ton. Ce matin il était d'une humeur massacrate. Je plains les pauvres types qui répètent en bas. Mal luné et hargneux, mordant comme une vieille garce. Il dit qu'on lui a fichu un titre en diagonale, alors qu'il le voulait horizontal. Je vous demande un peu ce qu'il va chercher. Quand Claudius lui avait montré le dessin, il avait paru emballé. Vous savez comme il est : feu et flamme, et pas seulement où je pense. Les cocotiers, ce n'est pourtant pas son genre. Du battant, je veux bien, mais pour ce qui est d'avoir du goût, pardon. S'il se met à faire tout ce cinéma chaque fois qu'on lui salope la couverture de ses biguines, nous n'avons pas fini d'en entendre.

— C'est Tino qui le crée, ce machin ?

— Bien entendu, qui voulez-vous que ce soit ? Il n'y a pas deux sous d'invention là-dedans : lune ma brune et tes baisers sous les tropiques. Aussi marcheront-ils tous comme un seul homme. Ils courront, devrais-je dire. Balandra, Hermelin, Sandrini. Les pontes, quoi.

Létoffé haussa les épaules et poursuivit la confection de ses petits tas.

— Terrible à penser quand même, que c'est toujours les bêtasseries qui les réveillent, ceux-là. Autrement ils vous ont de bonnes raisons plein leur sac en réserve : pas mélodique, fumeux, pas public — ou encore, pour la mélodie ça botterait, mais les paroles sont trop intellectuelles. Et puis après, ça vous parle de l'éducation musicale des masses comme si c'était leur souci numéro un. Laissez-moi rigoler, je lui dis à Pétale, laissez-moi rigoler.

— Aïe ! dit Antoinette.

— Elle descend, hein ? Vous la sentez qui vous chatouille ? Prenez, prenez sur vous. Tout vient à point à qui sait attendre. Non, ne dansez pas comme ça sur vos jambes. Un peu de dignité, que diable. Pensez à ce que d'autres ont souffert, à Jeanne sur son bûcher, aux types qu'on entrelardait à Buchenwald ou à Dachau. Et naturellement, ils m'ont mélangé le piano seul avec la partie de saxo.

Antoinette fit des pas en tortillant des hanches, rasant le mur piqué de photographies et d'affiches, partagée entre ses démangeaisons et le souci coquet que Létoffé ne vît pas trop que sa robe était déchirée sur un coude. Elle parvint ainsi à la porte du palier et l'ouvrit. Ses cheveux très longs brandillèrent et ses fines narines de star tuberculeuse frémirent sous un courant d'air. Cette animation mettait sur son visage une ingénuité qui était comme un givrage d'enfance. On pianotait avec acharnement à l'étage au-dessous, stoppant pile sur un accord plaqué, démarrant en cascade, bloquant de nouveau à pic, tout cela à grand frais de pédales et d'huile de coude. Une odeur de javel descendait dans la cage d'escalier, dont une femme de ménage astiquait les degrés supérieurs à grande eau. Antoinette referma la porte. Du même pas prémédité, elle traversa la pièce et vint coller son nez à la fenêtre. La rue automnale était active, et sans doute sonore, mais les bruits de la circulation ne traversaient pas les vitres, si bien qu'on avait un peu l'impression d'assister à un film muet. Le ciel était bouché au-dessus des maisons grises, l'horizon enrhumé, la température assez fraîche pour que les mannequins du maga-

sin de confection ouvrière d'en face eussent l'air de grelotter en vitrine sous leurs salopettes à bon marché.

— Nous en parlions justement avec ma femme au déjeuner, reprit Létoffé. Elle, vous la connaissez, la vraie intellectuelle, ses leçons de math et ses bouquins il n'y a que ça qui compte. Mais il faut reconnaître : sortie de ses hypothénuses et de ses équinoxes, c'est comme si elle vous tombait de la lune. Pas pour deux sous de sens pratique. C'en est d'ailleurs décourageant, après trente ans bientôt de ménage, de ne pas arriver à trouver un sujet de conversation où nous puissions aborder avec les mêmes armes. Pour tout ce qui est de la tête, elle m'enfoncé, je le lui concède bien volontiers. Mais pour le courant, le concret, elle vous ferait des fois ressauter un honnête homme. Je suis bien obligé de le lui dire : Gloriette, je lui dis, ne parle pas de ce que tu ignores. Ne va pas dans le monde avec cette idée-là, Gloriette — cette idée-là ou bien une autre. Ainsi sur la chanson : elle a ses opinions dessus et, quand nous en causons ensemble, elle devient franchement indiscutable. Le goût du populaire, les faveurs du populaire. A vous donner envie de vous marrer, sauf le respect que je lui dois et que depuis trente ans nous n'avons pas eu une seule vraie dispute. Alors elle se compose une figure hermétique, rébarbative, court à la T. S. F. et l'ouvre sur un jazz quelconque. Plus un mot. Mais elle vous a de ces petits hochements, de ces airs qui vous ont l'air de dire : « Hein, tu vois, tu entends, Louis, c'est bien ce que je te disais. » Moi, je la laisse déraisonner en mimiques et fais semblant de lire dans

sa géométrie. Ça la vexe et elle éteint le poste. Chacun sa place et le vieux monde tournera rond.

— Et mon filleul ?

— Milou ?

Létoffé déposa le dernier Cocotier sur la dernière pile, transporta jusqu'au mur sa jambe endolorie, s'y adossa sous une grande affiche qui reproduisait en couleurs la physionomie de Pétales.

— Milou, lui, justement, ne tourne pas rond. Non. Quinze ans tout à l'heure et je ne rêve qu'à rien fiche. Fume comme un satrape et découche la nuit. Encore la faute à sa mère, qui l'a gâté et persévère. Non que je veuille tout lui mettre sur le dos, la pauvre vieille, chacun ses torts et je ne crache pas sur les miens. Ainsi les cigarettes, c'est bien moi qui lui en ai donné le goût, à Milou. A douze ans sa première Gauloise, nous en riions nous deux Gloriette comme des imbéciles de l'entendre tousser sa fumée, et maintenant faut voir comment ça la tracasse.

— Les cigarettes, ce n'est pas trop méchant.

— Non, bien sûr, mais il y a le reste. Pas question avec ça de le mettre en apprentissage : lorsque j'en cause seulement en l'air, elle pousse de ces cris qu'on croirait qu'on l'égorge. Et l'école, il y travaille quand ça lui chante. Encore heureux qu'il se donne la peine d'y faire acte de présence, touchons vite du bois.

— Ecoutez, monsieur Létoffé, ces petits ce n'est pas tant leur faute. Ces temps que nous vivons, tout hors de prix, les grèves, le marché noir et, comme dit p'pa, les valeurs morales qui se désagrègent. Vous parlez d'école. Ce qu'ils lisent dans

les journaux : est-ce qu'on ne vient pas d'arrêter un gros membre de l'Université pour trafic de devises ? Comment voulez-vous qu'après ils se sentent les coudées franches ? Où voulez-vous qu'ils le prennent, le courage ? Ah ! cette fois, je crois bien que ça y est.

— Bon, approuva Létoffé, excellent. Je ne bronche pas. Allez-y, Antoinette, faites comme si je n'étais pas là.

Et il se mit en arrêt contre le mur. Du courage, pensait-il, c'est facile à dire. Ce n'est pas tant une disette de courage qui nous éprouve qu'une crise d'indifférence. Nous nous faisons blasés à force de neutralité passive : pas d'ambitions, encore moins de scrupules, à peine un petit peu plus de haines. La vie facile pour quelques feignants nés coiffés, aux autres les désillusions, les aigrissements précoces, deux cents grammes de pain par jour et le seul débouché de misérables marchandages. Debout sous le Pétale en couleurs, il revoyait la méchante gueule butée du fils de quinze ans qui, à table, dévorait allégrement la moitié du bifteck maternel en outre du sien propre, ou tirait avec ostentation une Camel fripée de la poche de son veston d'écolier. « Des claques, rumina-t-il, quantité de paires de claques et de coups de pied au cul qui se perdent. »

Antoinette relevait sa jupe avec précaution. Ses jambes étaient d'un modelé délicat, en rayonne jusqu'aux jarretelles, et dessus, de la peau blanche et comme souterraine des jeunes filles pauvres qui ignorent le soleil, les vacances et les joies saines de la plage. Sur ce blanc, sur la cuisse droite, une puce rousse se détachait. Elle se réga-

lait, tranquille, elle ne savait pas qu'on la guettait et que Létoffé avait fourni un plan. Antoinette avance alors la main gauche, sa droite soutenant la jupe. Létoffé ne respire plus. Et Antoinette saisit la puce entre le pouce et l'index de sa gauche, laisse retomber la jupe, s'assure qu'elle n'a pas manqué son coup en faisant rouler à peine un doigt sur l'autre, que la puce est bien prise.

— Vous la tenez, au moins ?

— Je la tiens.

— Le principal, dit Létoffé, c'est d'attendre et de prendre sur soi.

Antoinette tenait donc la puce, et elle désirait vivement la tuer. Létoffé était très compétent.

— Il faut, enseigna-t-il, la fendre en deux avec votre ongle.

— Je n'ai pas assez d'ongles, monsieur Létoffé, vous savez bien que je me les coupe pour mieux taper à la machine.

Et elle pensait, tandis que ce vieux rabâcheur la regardait rouler la puce entre ses doigts : « Le jour viendra où je me laisserai pousser les ongles très longs, et ils ne serviront pas à écraser des puces. »

— Alors noyez-la, dit Létoffé. Je vais vous passer le verre.

Il l'alla querir dans un coin de la pièce, où l'on avait organisé un lavabo de fortune. Obscène, un robinet surgissait du mur au-dessus d'une petite cuvette et, sous la cuvette, la prévoyance de Pétales avait réservé tout un choix de chansons démodées à l'usage de papier w.-c. Ainsi ne se rendait-on jamais aux lieux sans emporter avec soi valse viennoise, tango langoureux ou java voyoucrati-

que. Le robinet cracha de l'eau et Létouffé tendit le verre à demi plein à Antoinette.

— Voici.

Laquelle plongea ses doigts dans l'eau et s'y débarrassa de sa capture. La puce gigotait et ils la contemplaient : Antoinette, Létouffé, le portrait de Pétale.

C'est alors que cinq heures sonnèrent à une pendulette de Prisunic disposée sur une étagère et que Pétale entra, chair et os. Il conservait encore de sa jeunesse et de sa gloire envolées le toupet blond ravi à Mayol. Mais cette ordonnance capillaire, péniblement entretenue à renfort de lotions et de pommades agglutinantes, n'abritait plus que migraines, menues jalousies et soucis équivoques.

— Eh bien, dit-il, je vois qu'on ne se tracasse pas trop quand je ne suis pas là.

— C'est Antoinette, expliqua Létouffé, c'est Antoinette qui avait une puce.

Pétale risqua son toupet sur le palier.

— Rita ! appela-t-il. Allons, Rita !

Puis, la chienne introduite, referma la porte et dit :

— Une puce. Je me demande d'où vous pouvez bien me les ramener. Je ne veux pas de puces ici, Antoinette, vous pourriez en refiler à Rita.

Létouffé ne put retenir son indignation.

— Vous pensez bien, dit-il, que pour avoir des parasites, Rita n'a pas attendu votre autorisation. Sans parler que les puces ça pique, d'accord, mais ce n'est pas forcément sale. Le jour où elle aura des tiques qui lui feront des boules sur les oreilles, nous en recauserons plutôt.

D'un geste précieux et las de sa main très ba-



ROMANS, RÉCITS, NOUVELLES

1949

RAYMOND ABELLIO

Les Yeux d'Ezéchiel
sont ouverts

ALAIN PEYREFITTE

Les Roseaux froissés

MARC BERNARD

La Cendre

JEAN BLOCH-MICHEL

Les Grandes Circonstances

LEON BOPP

Liaisons du Monde

GABRIELLE CABRINI

Palais de Cendre

ROLAND CAILLEUX

Une Lecture

MICHEL CANDIE

Pauvre Blaise !

LOUIS CHAUVET

Furieusement tendre

MAURICE CIANTAR

La Mongolique

LISE DEHARME

La Porte à Côté

(Prix Sainte-Beuve)

BENÉ-JEAN CLOT

Fantômes au Soleil

ANDRÉ DHOTEL

Ce Lieu déshérité

GUY DUMUR

Les petites Filles modèles

Les Chemins du long Voyage

PIERRE FRÉDÉRIX

On ne vit qu'une fois

(Grand Prix littéraire de Deauville)

JEAN DUVIGNAUD

Quand le Soleil se tait...

PAUL GADENNE

La Rue profonde

ROMAIN GARY

Le grand Vestiaire

PIERRE GASCAR

Les Meubles

MARIE-JOSÈPHE GAUTHIER

La Goutte de Sang

JEAN GIONO

Les Ames fortes

FRANÇOIS GORREK

La Septième Lune

RAYMOND GUERIN

Parmi tant d'autres Feux...

LOUIS GUILLOUX

Le Jeu de Patience

(Prix Théophraste Renaudot)

PHILIPPE HÉRIAT

Le Secret de Mayerling

PIERRE KAUFMANN

Le dernier des Maîtres

ARMAND LUNEL

Les Amandes d'Aix

JACQUES MASSOULIER

Nita la Maja

ROBERT MERLE

Week-End à Zuydcoote

(Prix Goncourt)

JEAN MECKERT

La Ville de Plomb

JACQUES PERRET

Objets perdus

HENRI POURRAT

Le Trésor des Contes, II

JEAN-PAUL SARTRE

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

III. La Mort dans l'Âme

JULIEN SEGNAIRE

N'y être pour rien

JEAN VÉRDIER

La Chair et l'Ongle

COLLECTION ESPOIR DIRIGÉE PAR ALBERT CAMUS

THERÈSE MILHAUD

Le même Bateau

COLLECTION MÉTAMORPHOSES

MARCEL BISIAUX

Les Pas contés

NOËL DEVAULX

Compère, vous mentez